

donne une clé sur l'importance de notre nature en tant que *machines vivantes* en ce qui concerne notre expérience d'être un soi conscient.

Ce livre traite des neurosciences de la conscience : la tentative de comprendre comment notre univers intérieur de l'expérience subjective est relié à, et peut être expliqué en termes de processus physiques et biologiques qui se déploient dans les cerveaux et les corps. C'est le projet qui m'a captivé tout au long de ma carrière et j'ai la conviction que ce projet a atteint une maturité telle que des bribes de réponses commencent à émerger.

Ces bribes de réponses modifient déjà, et même de façon dramatique, la manière dont nous pensons l'expérience consciente qui nous entoure, et dont nous-mêmes faisons partie. La façon dont nous envisageons la conscience a un impact sur chaque aspect de notre vie. La science de la conscience n'est pas autre chose qu'un compte rendu de ce que nous sommes, de ce que c'est d'être moi, ou vous, et pourquoi il y a quelque chose qui ressemble à simplement « être ».

Dans l'histoire que je vais raconter, j'adopte un point de vue personnel, qui a pris forme au cours de nombreuses années de recherches, de contemplation et de conversations. Autant que je le puisse le comprendre, le problème de la conscience ne sera pas « résolu » de la façon dont a été décodé le génome humain ou de la façon dont a été établie la réalité du changement climatique. Je ne pense pas non plus que le mystère sera résolu par un coup de baguette magique, une seule intuition lumineuse de type « eurêka » – un mythe confortable mais en général erroné sur la manière dont la science progresse.

Selon moi, une science de la conscience devrait pouvoir expliquer comment les différentes propriétés de la conscience dépendent de, et sont reliées à, la façon dont opère le matériau neuronal humide¹

1. N.d.T. L'expression utilisée par l'auteur est *neuronal wetware*, qui fait manifestement référence à *software*, le logiciel et *hardware*, le matériel. Mais ce jeu de mots est intraduisible en français.

(*wetware*) à l'intérieur de nos crânes. L'objectif d'une science de la conscience ne devrait pas être – du moins principalement – d'expliquer pourquoi la conscience se trouve être en premier lieu une partie de l'Univers. Il ne devrait pas non plus consister à comprendre le fonctionnement du cerveau dans toute sa complexité, tout en balayant sous le tapis le mystère de la conscience. Ce que j'espère vous montrer est qu'en rendant compte des propriétés de la conscience en termes de mécanismes qui se déroulent dans le cerveau et dans le corps, le mystère métaphysique profond du pourquoi et du comment de la conscience devient peu à peu moins mystérieux.

J'ai utilisé l'expression « matériau humide » pour souligner le fait que les cerveaux ne sont pas des ordinateurs que l'on aurait fabriqués avec des tissus biologiques. Ce sont à la fois des machines chimiques et des réseaux électriques. Tout cerveau qui a existé un jour a fait partie d'un corps vivant, incorporé dans et interagissant avec son environnement – un environnement qui inclut souvent plusieurs autres cerveaux incarnés. Expliquer les propriétés de la conscience en termes de mécanismes biophysiques exige que l'on comprenne les cerveaux – et les esprits conscients – comme des systèmes *immergés* et *incarnés*.

Finalement, je voudrais vous suggérer une nouvelle conception du soi – cet aspect de la conscience qui pour chacun de nous a probablement le plus de signification. Une tradition influente, remontant au moins au dix-septième siècle et à Descartes, a soutenu que les animaux non humains ne possédaient pas une personnalité consciente parce qu'ils ne disposaient pas d'un esprit rationnel pour guider leur comportement. C'étaient des « animaux-machines » : des automates faits de chair et d'os incapables de réfléchir à leur propre existence.

Je ne partage pas ce point de vue. Selon moi, la conscience est plus liée à la vie qu'à l'intelligence. Nous sommes des moi-conscients précisément *parce que* nous sommes des animaux-machines. Je vais soutenir que les expériences *d'être soi*, ou *d'être moi*, émergent de la façon dont le cerveau prédit et contrôle l'état interne du corps. L'essence du soi, de son identité, n'est ni un esprit rationnel, ni une

âme immatérielle. C'est l'incarnation ultime d'un processus biologique, un processus qui sous-tend le simple sentiment d'être en vie et qui est la base exclusive de toutes nos expériences du soi. Être soi est littéralement une propriété de votre corps.

Ce livre se divise en quatre parties. Dans la première partie, je développe mon approche personnelle à l'étude scientifique de la conscience. Cette partie traite également de la question du « niveau » de conscience – quel est le degré de conscience de quelqu'un ou de quelque chose – et des progrès dans les tentatives de « mesurer » ce niveau de conscience. La seconde partie est consacrée au « contenu » conscient – c'est-à-dire de ce dont vous êtes conscient, lorsque vous êtes. . . conscient. La troisième partie inverse la focalisation en s'orientant vers le soi et toutes les expériences conscientes que l'identité implique. La quatrième et dernière partie explore ce qu'implique cette nouvelle approche dans la compréhension de la conscience pour les animaux non humains et la possibilité de machines sensibles. En refermant ce livre, vous aurez compris que nos expériences conscientes du monde et du soi sont des formes de prédictions faites par le cerveau – des hallucinations contrôlées – qui émergent par l'intermédiaire et *en raison* de nos corps vivants.

En dépit de sa mauvaise réputation chez les neuroscientifiques, Sigmund Freud avait raison sur de nombreux points. En revenant sur l'histoire des sciences, il identifiait trois « coups décisifs » assés à la suprématie autoproclamée de l'espèce humaine, chacun de ces coups correspondant à une avancée scientifique majeure dont chacune fut vigoureusement combattue à son époque. Le premier coup fut porté par Copernic, dont la théorie héliocentrée montra que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil, et non l'inverse. Tout d'un coup nous avons pris conscience que nous n'étions pas au centre de l'Univers. Nous ne sommes qu'une tache minuscule quelque part dans l'immensité, une minuscule tache bleue suspendue au-dessus de l'abîme. Ensuite vint Darwin, qui révéla que nous avons un ancêtre commun avec tous les autres organismes vivants, un énoncé qui, de façon

surprenante, est encore aujourd'hui combattu dans certaines parties du monde. Le troisième coup porté à l'exceptionnalisme humain identifié par Freud, faisant fi de toute modestie, était sa propre théorie de l'inconscient, qui défiait l'idée que nos processus mentaux étaient sous notre contrôle conscient et rationnel. Bien qu'il ait raté sa cible dans les détails, Freud avait absolument raison de mettre en évidence le fait qu'une explication biologique de l'esprit et de la conscience serait une manière supplémentaire, et peut-être finale, de déloger l'espèce humaine de son trône.

Ces modifications dans la façon dont nous nous voyons nous-mêmes doivent être bien accueillies. Chaque avancée dans notre compréhension correspond à un nouvel émerveillement et à une nouvelle capacité de nous voir comme moins *différents de* et plus une partie du reste de la Nature.

Nos expériences conscientes font partie de la Nature, tout comme nos corps et notre monde. Et quand la vie se termine, notre conscience s'évapore elle aussi. Lorsque j'y pense, je suis à nouveau transporté dans mon expérience – plus exactement ma non-expérience – de l'anesthésie, à l'effacement qu'elle implique, peut-être réconfortant – mais néanmoins effacement. Le romancier Julian Barnes, dans sa méditation sur notre caractère mortel, le dit à la perfection. Quand vient la fin de la conscience, il n'y a rien – réellement *rien* – dont nous devrions avoir peur.